

sur ce qui s'était passé la veille, je ne savais si tout cela n'était pas un rêve. Cependant il ne m'était pas possible de m'y méprendre. J'étais fatigué comme un homme qui a travaillé trois jours sans dormir. J'avais grand besoin de repos. Mais le temps du repos n'était pas venu, une autre aventure allait me jeter dans de nouvelles perplexités et compléter mon éducation en fait de satellites chinois. Nous voyagions entre des montagnes fort élevées, remontrant au fleuve rapide. Tout à coup quatre hideux garnements sautèrent dans notre barque : encore quatre démons avec lesquels il va falloir lutter. Fan, en bon chien de village, commença à japper dès qu'il les aperçut. Ceux-là, bien différents des autres de la veille, ne voulaient pas fuir, de tapage et parlaient bas. — Tout ce monde s'approche de mon lit. Paraissez, me dit Fan, il n'y a pas à vous cacher, ils vous connaissent. J'étais encore couché. Je me lève aussitôt pour m'habiller. Pendant que je prenais mes bas, j'entends le bruit de chaînes et de fers que l'on agite. Oh ! oh ! me dis-je ; c'est tout de bon, à ce coup ; rien moins que les chaînes ! Dieu soit béni ! j'aurai l'honneur de les porter pour sa gloire. Cette pensée me mit l'imagination en feu. Ne doutant plus que je pourrais ajouter désormais mon nom à tant de noms illustres qui figurent sur le livre des enchaînés pour Jésus-Christ, je devins ivre de joie. Je priai Dieu d'associer aux petits mérites de mes tribulations ceux des amis qu'il m'avait donnés sur la terre. Je vous nommai tous, mes chers parents ; je désignai l'œuvre de la Propagation de la Foi, les membres de notre Société des Missions Étrangères, beaucoup d'autres personnes dont le souvenir restera toujours gravé dans mon cœur. J'allais m'avancer pour offrir au mes mains ou mon cou, quand Fan vint me dire : Père, ils veulent vous mettre la chaîne ; mais je leur ai dit que je la porterai pour vous. Oh ! quant à cela, lui répondis-je, ni toi, ni d'autres ; jamais ! je la porterai moi-même. Il retourna alors vers les satellites, et sa tête de rusé chinois lui fournit l'expédient que voici. Faites attention, leur dit-il, vous voyez que c'est un Anglais ; si vous lui mettez la chaîne, la guerre va recommencer. Non ! la foudre tombant aux pieds de ces misérables ne les eût pas autant épouvantés que ces paroles. Bien vite ils rengainèrent chaînes et compliments ; les voici devenus doux et traitables. Nous d'afflècter alors une majestueuse confiance. Je me fais la barbe devant tout le monde et je charge Fan de dire aux satellites qu'une fois chez le mandarin je vais la leur faire à mon tour, et sans rasoir leur couper le poil de la bonne façon. Ces fripons, aussi lâches que scélérats, n'y tiennent plus, et les voilà qui se sauvent à toutes jambes dans la montagne. J'en étais hors de moi. Vite, nous disons au patron de la barque : Revenons sur nos pas ; continuons notre voyage. Le pauvre homme, qui ne savait que penser de tout cela, ne se fit pas prier ; il part, et nous sommes pour la seconde fois libres encore et maîtres d'espérer.

Nos bons marins travaillaient avec une ardeur incroyable. Nous remontions moins un fleuve qu'un torrent, et je ne crois pas qu'aucun autre peuple du monde pût jamais avoir ni l'idée ni le courage de naviguer sur de semblables eaux. Elles se précipitaient du haut des montagnes avec une rapidité terrible ; nous avons aperçu des barques que l'impétuosité de la chute avait brisées sur les rochers. Ces gorges de montagnes ont quelque chose d'imposant et de sombre ; il y fait presque nuit dès quatre heures du soir. Quels beaux repaires pour des voleurs ! me disais-je ; et j'avoue que je les craignais beaucoup. Cependant nous avions à redouter un ennemi plus inévitable encore et plus cruel, s'il est possible que les voleurs eux-mêmes. Cet ennemi, c'était la faim. Dans la précipitation de notre fuite, nous n'avions pas songé à faire des provisions, et je doute que les chiens de France voulussent manger le riz que nous offrirent nos pauvres conducteurs. D'abord je refusai, croyant qu'il était plus facile de jeûner ; mais je vis bientôt qu'il fallait l'aborder. Vains efforts ; j'avais beau allonger le cou, rien ne pouvait passer. Je ne savais vraiment que devenir, quand par bonheur, fouillant dans la marmite, je trouve un poulet, non ! un hareng ! mais un hareng d'une dimension énorme et d'une maigreur horrible. Qui sait depuis combien de temps il gisait au fond de cette marmite ! Le pauvre misérable n'avait plus que trois choses les arêtes, la peau et 4 ou 5 kilogrammes de sel dans le ventre ; n'importe, il me valut des truffes ; je le trouvai délicieux. Le sel aidant, le riz passa. Mais, de grâce, chers amis, ne riez pas si fort du patriarche des harengs, car les voleurs sont près.

Vous n'avez pas oublié l'ardeur avec laquelle mes nouveaux bateliers poussaient la barque. En deux jours nous étions parvenus au sommet des montagnes. Le mardi 17 décembre, vers les cinq heures du soir, Fan songieux et pensif, regardait du coin de l'œil un endroit qui me paraissait sillonné par des hommes au pas de course.

Qu'y a-t-il ? lui dis-je. — Je ne suis pas tranquille ; je vois là-bas cinq individus qui nous examinent et qui me semblent de sinistre augure. — Bah ! bah ! lui répliquai-je, ayant toujours l'idée de manger à l'esprit, n'aie pas peur, ils ne nous mangeront pas. Quelques moments après, nous arrivons à la petite ville de Pichau, poste militaire de nulle importance. Nous y échangeâmes de barque, et le lendemain, dès qu'il fit jour, nous continuâmes notre route. Nous étions contents et gais. Les satellites étaient loin. Ce jour-là nous devions sortir de la cruelle province de Canton ; je me voyais déjà dans le Hou-Nan, j'arrivais au Sut-Chuan, j'entrais dans Yun Nan, c'était l'âge d'or. Malheureusement, il n'existait pour moi qu'en rêve. Tout à coup, vers les deux heures du soir, Fan se lève, court sur le devant de la barque, en disant : *Chenmo, chenmo !* ce qui signifiait dans sa bouche : Qu'est-ce qu'il y a ? que voulez-vous ? et plusieurs hommes, en murmurant, s'empare de notre nacelle. Nous voilà encore dans de beaux draps, me dit Fan ; maintenant ce sont cinq voleurs qui nous attaquent. — Vraiment, je n'y tiens plus. Je me présente aux voleurs, les disputant en français ; leur montrant le poing ; leur faisant des yeux formidables. On souffre du satellite, parce qu'après tout, c'est un dépositaire de la force publique, quoiqu'il en abuse ; mais d'un voleur, on ne peut rien endurer sans l'indignation la plus vive. Heureusement que nous devinâmes vite avoir affaire à des lâches. Mon Fan devint terrible alors ; quoique nous ne fussions que deux contre cinq, nous pouvions nous défendre. Le plan de la bataille fut formé en un clin-d'œil. Fan poussa devant lui trois de ces scélérats, qui ne firent pas plus de résistance que des enfants ; je retins les deux autres dans la barque. Les trois premiers s'enfuirent au galop ; un quatrième nous échappa ; le cinquième resté tout seul, fut aussi seul chargé de porter à ses confrères quelques coups de poing que Fan lui prêta sans intérêt. Cette fois, c'était de la gloire ; nous ne devions rien qu'à notre courage. Mais nous n'étions pas des militaires assez consommés pour tenter de nouveau le sort des armes, et nous n'ambitionnions pas les lauriers d'une victoire qui nous eût coûté du sang. — Père, me dit Fan, je crains que les voleurs ne soient allés nous attendre dans une gorge beaucoup plus dangereuse que celle-ci. Pouvez-vous marcher pendant trois heures ? — Comment, dis-je, si je le puis ? et galopper, si tu veux ! — Partons donc, dit Fan ; ce jeune homme portera notre lit ; il connaît parfaitement le chemin de la grande ville de Michan (je n'ose garantir ce nom) ; mieux vaut être pris par le mandarin qu'assassiné par les voleurs. — Partons, partons, m'écriai-je à mon tour ; et nous sommes déjà en chemin. Le pauvre jeune homme qui nous accompagnait, durant que tout ce que je viens de dire se passait, était plus mort que vif ; le malheureux tremblait de trois peurs : la première, qui se comprend sans peine, était la peur des voleurs ; la seconde était la peur que je fusse réellement un Européen ; car alors que devenait-il, lui, qui me portait ainsi sur sa barque ? sa troisième peur, enfin, était que je fusse un Chinois ; dans ce cas, j'avais droit de l'accuser comme s'entendant avec les voleurs. Il pouvait être bien tranquille, assurément, sur ce dernier article. D'ailleurs, c'est peut-être le plus honnête païen avec lequel j'aie eu des affaires. Quoiqu'il fit très-froid dans ces montagnes et que le chemin fût long, il marcha toujours sans se plaindre ; il reçut avec reconnaissance ce qu'on voulut lui donner, il ne me découvrit à personne et ne fit pas payer sa discrétion. Ce ne fut que vers les six heures du soir que nous arrivâmes à la ville de Michan. A peine entrés dans l'hôtel, Fan, qui était rompu de fatigue, s'empressa de demander pour moi le meilleur appartement. Quelle pitié me saisit en y mettant la pied ! La dernière auberge du dernier village de la dernière province de France peut offrir une chambre plus convenable. Et cependant nous nous trouvions dans une ville importante, et dans son hôtel le plus renommé. — Ma première action fut une maladresse qui faillit me perdre et qui m'attira de la part de mon courrier la plus verte mercuriale ; je dus la recevoir en toute humilité. Voici le fait : Dès que je fus dans l'appartement qui m'avait été donné par le maître d'hôtel, arriva un jeune Chinois, bien habillé et cérémonieux comme tous ceux de sa nation. Il s'approche de moi et me présente ses civilités avec tout l'attirail des salutations chinoises ; je ne répondis que par le petit salut français. Cette apparente froideur, cette *urbanité* le frappa beaucoup. Fan se dépitait dans son cœur ; moi je ne pouvais mieux faire. Je n'avais pas encore vu de chinois faire ses courbettes, et personne ne m'avait appris la civilité locale. Mon courrier me dit vingt fois : Ceci peut nous découvrir ; jamais les chinois ne manquent à ces salutations. Mais que voulait-il que j'y fisse ? Force fut à lui de patienter. Il prit mieux son parti lorsqu'il put espérer que nous en serions quittes pour les commentaires discrets de l'aubergiste. (A continuer.)